

## „CORINNE“ ET LES IDEES ETHIQUES DE KANT

Alexéi NIKOLSKI

En novembre 1804, M<sup>me</sup> de Staël partit de Coppet. Après avoir fait un détour à Lyon, elle se dirigea vers la Savoie. Ainsi commença son célèbre voyage en Italie, le voyage auquel la littérature européenne doit la naissance du roman „Corinne“. Quels étaient les motifs de ce départ?

Il y avait déjà un an, les circonstances de la vie de M<sup>me</sup> de Staël s'étaient aggravées, la persécution du côté du Premier Consul ayant, tout d'un coup, atteint un degré plus élevé: en septembre 1803, un officier de la gendarmerie lui remit un paquet avec l'ordre de Bonaparte l'exilant de Paris. Les mois qui suivirent étaient pleins d'agitations, de vaines démarches pour améliorer sa situation, d'événements tristes, du chagrin. Le voyage en Allemagne en vue de se rétablir du coup reçu et la maladie dangereuse de sa fille; la joie des rencontres avec des hommes illustres de l'Allemagne assombrie par la nouvelle funeste de la mort de J. Necker, son père, le 10 avril 1804. L'attachement et l'admiration de M<sup>me</sup> de Stael envers lui étant largement connus, il est facile de comprendre que le choc fut cruel. „Je me vis sans appui sur cette terre, et forcée de soutenir moi-même contre malheur. . . Tant que mon père vivait, je ne souffrais que par l'imagination; après sa perte, j'eus l'affaire directement à la destinée.“<sup>1</sup> Elle rentre à Coppet „à moitié inconsciente“.

Ayant repris ses sens, elle s'occupe du règlement de ses affaires domestiques et familiales et prépare la publication des manuscrits de son père, précédés par le „Notice sur le caractère et la vie privée de M. Necker“.

Le séjour de M<sup>me</sup> de Staël à Coppet devenait pénible. Elle sentait sa solitude, malgré la présence de ses amis. Tout lui rappelait la perte récente. Son mal de Paris se renforçait toujours. En outre, la surveillance secrète de Bonaparte se faisait, peu à peu, sentir. Cependant, la santé de M<sup>me</sup> de Staël s'affaiblit et on lui recommanda le voyage au Midi. Au mois de juillet, la décision de partir pour l'Italie fut prise.

<sup>1</sup> M<sup>me</sup> de Staël, Dix années d'exil, Paris, Garnier, 1906, p. 293.

Pourtant, on ne saurait pas négliger le motif qui a une grande importance, à notre avis. En effet, s'il n'avait pas même existé les raisons mentionnées, on ne pourrait pas s'imaginer qu'un tel voyage n'eût pas eu lieu. L'intérêt particulier de M<sup>me</sup> de Staël pour la vie et les mœurs des nations, pour leur histoire, leur littérature devait l'amener en Italie tôt ou tard. Il ne faut pas oublier non plus son contact avec Sismondi qui faisait partie de son cercle à Coppet et qui travaillait déjà sur son „Histoire des républiques italiennes“. Son influence, à cet égard, est incontestable.

L'itinéraire était long. Sans compter les arrêts plus courts, on a séjourné assez longtemps à Turin, Milan, Rome, Naples, Venise. C'est-à-dire que M<sup>me</sup> de Staël avait la possibilité de faire la connaissance de tous les centres du pays, où la vie littéraire et sociale était plus intense.

L'Italie ne s'ouvrit pas à M<sup>me</sup> de Staël du premier abord; le commencement du voyage apporta une déception. M<sup>me</sup> de Staël n'avait pas un penchant de „s'adonner à la contemplation des paysages purs“ ne donnant pas lieu aux méditations sur un passé historique, ou ne suscitant pas les associations, qui réveillent l'imagination. C'était la compagnie des personnages intelligents, le contact des idées qu'elle cherchait surtout. Elle écrivait dans une de ses lettres: „Si ce n'était le respect humain, je n'ouvrierais pas ma fenêtre pour voir la baie de Naples pour la première fois, tandis que je ferais cinq cents lieues pour aller causer avec un homme d'esprit que je ne connais pas.“<sup>2</sup>

La population du pays l'étonnait et produisait sur elle une impression sombre: „Des prêtres et des mendiants remplissent toutes les rues: quel misérable ordre social!“ Au début, la société italienne ne l'accueillit pas, et la vie des salons lui restait étrangère et inconnue. D'ailleurs, elle ne pouvait pas y être à son aise, car la surveillance du côté de Napoléon ne cessait pas même au-delà des Alpes. Le fils de M<sup>me</sup> de Staël écrit: „Pendant ce voyage, ma mère fut traitée par les agents de la France sans faveur, mais sans l'injustice“.<sup>3</sup>

Mais, peu à peu, les impressions du voyage, les contacts avec les hommes d'esprit, les nouvelles connaissances changèrent cette attitude défavorable fondée, de principe, sur la nouveauté du monde où elle était entrée. Et ce changement se produisit avec concours d'Auguste-Guillaume Schlegel et de Sismondi qui l'accompagnaient. Elle fut reconnue dans les salons, où elle comprit mieux la façon de voir de la société italienne; elle suivait, avec un vif intérêt la vie littéraire. En observant les mœurs du peuple, elle cherchait, comme toujours, à trouver les causes politiques et historiques qui étaient à l'origine du caractère national. Elle parlait déjà avec bienveillance du peuple italien, en s'indignant contre Kotzebue

<sup>2</sup> A. Sorel, M<sup>me</sup> de Staël, Paris, 1890, p. 116.

<sup>3</sup> Voir: M<sup>me</sup> de Staël, Dix années d'exil, Paris, Garnier, 1906, p. 312.

qui appelait l'Italie un „pays des rebuts de la race humaine“. La nature elle-même se présenta dans toute sa beauté aux yeux de M<sup>me</sup> de Staël. Comparons ses paroles déjà citées avec sa lettre que voici: „J'ai plus senti la nature ici que je ne l'avais sentie partout ailleurs. Le Midi a quelque chose d'actif qui vous parle comme un ami ou vous réveille comme une fête“<sup>4</sup>.

En été de 1805, M<sup>me</sup> de Staël rentre en Suisse, pleine d'impressions et animée de pensées nouvelles. Bientôt elle commence à écrire son nouveau roman. Pendant une année, elle demeure tantôt à Coppet, tantôt à Genève, entourée de son cercle. Au printemps de 1806, „Corinne“ est, en grande partie, achevée. La même année, M<sup>me</sup> de Staël va en France pour s'installer d'abord à Rouen, puis, avec la permission de Fouché, le ministre de police, à douze lieues de Paris. Ici, en 1807, elle achève son roman.

L'apparition de „Corinne“ fut un événement dans la vie littéraire de l'Europe. Le portrait impressionnant de Corinne qui resta pour toujours dans le premier rang de la galerie des héros de la littérature des romantiques, cette ardente éloquence appliquée pour défendre le droit d'une femme de talent à la création, à un rôle actif dans la vie sociale inspirèrent l'enthousiasme aux partisans de la nouvelle école et excitèrent la polémique dans les milieux littéraires (et non littéraires) de l'Europe.

Le tableau de l'Italie, la caractéristique de sa littérature, de son théâtre était une découverte, bien que des tentatives (malveillantes d'ailleurs) de décrire ce pays eussent été faites. Le „Courrier de Turin“ écrivait le 5 août 1807: „Tout ce que M<sup>me</sup> de Staël dit sur les Italiens est vrai; les traits sont ressemblants; elle en a oublié plusieurs; mais ceux qu'elle a tracés sont exacts. Elle a vengé le caractère des Italiens de ces assertions banales que les écrivains peu instruits ont répétées depuis longtemps.“<sup>5</sup> Le rôle du roman de M<sup>me</sup> de Staël en Italie était aussi important: avec son article publié pendant son deuxième séjour en Italie dans la „Biblioteca italiana (numéro 1, 1816), il contribua au triomphe de la littérature romantique. „Le romantisme avait pénétré chez nous par les écrits de M<sup>me</sup> de Staël,“<sup>6</sup> dit Cantès.

Sa gloire était éclatante et universelle. Mais les nouveaux désagréments ne tardèrent pas à l'affliger. Aussitôt après l'apparition de „Corinne“, le nouvel exil commença. Il n'est pas à douter que le roman de M<sup>me</sup> de Staël y joua le rôle décisif. En effet, les sympathies constitutionnelles de l'auteur étaient exprimées dans „Corinne“ d'une manière

<sup>4</sup> Lettre à M. Suard, citée dans: P. de Pange, Auguste-Guillaume Schlegel et Madame de Staël, Paris, Albert, 1938, p. 143.

<sup>5</sup> Ch. Déjoub, Madame de Staël et l'Italie, Paris, Colin, 1890, p. 120—121.

<sup>6</sup> Ibid., p. 132—133.

assez nette; dans les raisonnements sur le sort historique et l'avenir de l'Italie, on lisait le souhait de la réunion du pays, action opposée à la politique de Napoléon. Et que veut dire le passage sur l'enthousiasme pour le talent en Italie? „On n'y trouve point l'imagination blasée, l'esprit décourageant, ni la médiocrité despotique qui savent si bien ailleurs tourmenter et étouffer le génie naturel.“<sup>7</sup> Que signifie cette „médiocrité despotique“ ailleurs? Ces paroles sous-entendent-elles seulement les philistins anglais? Ou bien l'auteur insiste sur la pensée exprimée nettement dans son livre „De la littérature“: la médiocrité triomphe sous le despotisme politique et militaire? Bref, Napoléon avait beaucoup de prétextes pour les repressions. Mais ce qui est essentiel, c'est que l'esprit du roman, ses idées éthiques et esthétiques qui, ne portant pas sur les problèmes politiques tels quels, avaient, de fait, une tendance antinapoléonienne.

La révolution bourgeoise en France, précédée par la révolution des idées au XVIII<sup>e</sup> siècle, bouleversa toute la vie avec ses formes habituelles, et, à son tour, provoqua l'effervescence des idées qui ne cessa pas pendant cette époque des cataclysmes sociaux. L'apparition de nouvelles formes politiques qui étaient créées dans une lutte acharnée, l'élaboration de nouvelles conceptions historiques et sociales, étaient accompagnées par les recherches de nouvelles plate-formes philosophiques et morales et la formation du nouveau système littéraire. Sous l'Empire, dans cette atmosphère de l'arbitraire quand aucune activité politique indépendante n'était permise, dans les conditions de la censure inouïe, l'activité littéraire paraissait la seule possible. „Possible“ — dans le sens relatif du mot: l'exemple de M<sup>me</sup> de Staël en est un exemple éclatant. Toute opinion opposée au dictateur (ou, tout simplement, qui lui semblait l'être) était soumise immédiatement à la persécution.

Dans cette situation difficile, se déroulait l'activité du célèbre groupe de Coppet, ce cercle des personnages distingués — hommes de lettres, historiens, philosophes. On pouvait voir dans le salon de M<sup>me</sup> de Staël Benjamin Constant, A.-G. Schlegel, Sismondi, Muller, Bonnstetten... On ne saurait pas, naturellement, du point de vue politique, considérer ce groupe comme révolutionnaire. On sait bien cet horreur des jacobins qu'ils exprimèrent plus d'une fois. Ils se contentaient des idées constitutionnalistes. Coppet c'était le centre du libéralisme bourgeois. Mais professer ses idées c'était s'opposer résolument à la dictature de Napoléon — le fait qui doit être apprécié.

Ce qui est essentiel c'est que le groupe de Coppet exerça une grande influence sur les idées, en créant une nouvelle philosophie de la littérature, en frayant le chemin au romantisme, fondé sur les nouveaux prin-

<sup>7</sup> M<sup>me</sup> de Staël, Corinne, Paris, Garnier, 1925, p. 124.

cipes esthétiques et éthiques. „C'était une grande mission historique accomplie par un petit groupe des compagnons d'idées, en dépit du gouvernement, de l'opinion publique, des préjugés enracinés, de la routine de la foule littéraire.“<sup>8</sup>

Cette opposition aux conceptions officielles de l'Empire et à la politique de Napoléon trouvait son expression idéologique dans la lutte du groupe de Coppet contre les idées des sensualistes du XVIII<sup>e</sup> siècle. On voyait dans leur thèse fondamentale sur la primauté de la sensation la justification philosophique du principe de l'intérêt d'Etat déterminant la politique d'arbitraire de Napoléon. Les idéologues de Coppet conféraient aux sensualistes la responsabilité de toutes les tragédies que la nation française avait éprouvées après la révolution. En effet, réfléchissaient-ils, si tout dans l'homme ne provient que des sensations, si tous les principes éthiques ne dépendent que de l'expérience sensuelle c'est que ni individu, ni Etat n'est responsable de ses actions. Toute activité n'est conditionnée que de la conjoncture, des ambitions égoïstes. C'est là qu'est le sens de l'intérêt d'Etat.

En élaborant son programme éthique, le groupe de Coppet s'appuyait, à un fort degré, sur les idées de Kant.

On sait que la doctrine éthique de Kant découle de son système philosophique, que Kant considère l'homme comme **phénomène** exposé à l'action de la loi de causalité, produit des facteurs biologiques et sociaux, dépendant des circonstances inévitables et comme **noumène** — sujet qui se suffit à soi-même, qui possède la raison supérieure, sujet se trouvant hors de l'étendue temporelle et spatiale — donc comme indépendant de la loi de causalité. Sur ce raisonnement de Kant repose sa thèse du libre arbitre indispensable, affirme-t-il, pour la morale. Sans libre arbitre la notion du devoir devient absurde: tout est conditionné, „ce qui existe — existe“, on ne doit rien. Mais une fois que la volonté morale est autonome, les exigences de l'ordre éthique deviennent inexorables et absolues. „La façon de penser morale en lutte“ que Kant appelle **vertu** doit être l'état perpétuel de l'homme. C'est la notion du devoir qui est le principe fondamental de l'éthique de Kant. L'accomplissement de ce devoir ne peut dépendre d'aucunes considérations, il ne doit pas être conditionné par les facteurs extérieurs, le devoir lui-même existant en raison de la loi morale de la personnalité autonome. Cet ordre suprême est l'**impératif catégorique** n'exigeant exclusivement que des actes conformes à la maxime qu'on puisse souhaiter de devenir une loi universelle.<sup>9</sup>

Il va de soi que l'accomplissement de ce devoir n'est pas lié à aucun penchant personnel. Un acte produit en raison de la sympathie ne peut pas

<sup>8</sup> Б. Г. Реизов, Между классицизмом и романтизмом, Ленинград, 1962, стр. 6.

<sup>9</sup> Voir: И. Кант, Сочинения, Москва, 1964, т. 4, ч. II, p. 260.

être considéré comme moral. Et au contraire, un acte moral produit en raison du sentiment du devoir si, en même temps, il répond à un intérêt personnel, perd sa valeur éthique. En général, l'aspiration au bonheur ne peut pas, dit Kant, être considérée comme une loi. Tous les principes dérivés de cette aspiration sont empiriques, donc ils doivent être rejetés.

Telles sont les thèses de Kant que nous nous sommes permis d'accen-tuer ici. Evidemment, ce n'est qu'un aperçu fait en courant, un schéma, mais ces idées sont juste au centre de l'attention des romantiques et, en particulier, de l'auteur de „Corinne“. Aussi avons-nous cru nécessaire de les rappeler ici.

La destinée de la doctrine éthique de Kant dans le mouvement des idées au XIX siècle est compliquée et contradictoire. Cela est dû à la dualité et aux contradictions de la doctrine elle-même. La théorie de Kant, fondateur de la philosophie idéaliste allemande, est une tentative de la conciliation du matérialisme et de l'idéalisme, un compromis entre l'un et l'autre.<sup>10</sup> Et si nous disons que la philosophie de Kant fut un nouveau pas dans le développement de la pensée c'est à cause de son esprit critique, c'est parce que Kant mit à jour les contradictions surgissant au cours de la connaissance, qu'il posa la question de la transformation raisonnable du monde, et chercha à résoudre le conflit entre la personnalité et la société. C'est dans ce sens qu'Engels, en parlant des socialistes allemands, nomma Kant parmi leurs prédécesseurs. Mais par sa critique dirigée contre le fanatisme et les superstitions, Kant espère aussi, comme il s'exprime, „couper les racines du matérialisme“. Les contradictions de la raison, selon Kant, ne sont pas dues aux contradictions de la réalité. Et ses raisonnements abstraits sur les formes à priori de la pensée, la conception idéaliste des catégories du temps et de l'espace ouvrent la voie au fidéisme.

La philosophie de Kant fut, sous certains rapports, la réflexion de la révolution française, mais sous l'aspect allemand. Comme le dit Engels, nous trouvons chez Kant une forme particulière du libéralisme français qui était fondé sur les intérêts réels de classe. La bourgeoisie allemande ne pouvait aucunement égaler la bourgeoisie française en esprit révolutionnaire. L'hésitation, l'indolence, la faiblesse de la bourgeoisie allemande, résultat des conditions historiques et sociales suffisamment connues, déterminaient le caractère de la variante allemande de ce libéralisme. Les bürger n'apercevaient pas les intérêts matériels de classe qui étaient à sa base; ce fait explique le caractère abstrait et méditatif de la philosophie allemande et, notamment, de celle de Kant. „Tandis qu'en France, déjà au XVIII siècle, prédominaient les écrivains politiques, et encore, des

---

<sup>10</sup> Voir: V. I. Lénine, *Matérialisme et empiriocriticisme*, Moscou, 1970, p. 269—270.

écrivains politiques du premier rang, en Allemagne, tout se réduit à la fuite de la réalité dans les sphères idéales.<sup>11</sup>

Tout cela se rapporte, au premier lieu, à la doctrine éthique de Kant. Dans son postulat sur le libre arbitre, Kant sépare cette expression théorique des intérêts qui y sont exprimés. Son libre arbitre devient indépendant, abstrait, ne visant pas à sa réalisation.

Le devoir qui est à accomplir n'est lié qu'aux ordonnances intérieures de la raison. „Le point de vue de Kant et de Fichte (surtout dans la philosophie morale) c'est une conception de but, du devoir subjectif (sans lien avec l'objectif).“<sup>12</sup> Son impératif catégorique est impuissant, car il „demande l'impossible et, par conséquent, n'arrive jamais à quelque chose de réel.“<sup>13</sup>

Enfin, Kant déclare que la morale est indépendante de la religion, qu'elle n'en a pas besoin. Mais l'idée du bien universel de Kant suppose l'existence de l'être moral suprême.

Il n'est pas donc étonnant que la bourgeoisie de la deuxième moitié du XIX et du commencement du XX siècle voyait dans la doctrine de Kant une arme idéologique dirigée contre les aspirations de la classe ouvrière.

Mais à l'époque considérée, comme nous l'avons déjà dit, on voyait dans les idées morales de Kant une arme contre la tyrannie. Et contre les jacobins, ajouterons-nous. Pourtant, le principe de la dignité de la personnalité avancé par Kant, son exigence stricte de ne traiter jamais un homme en moyen, en instrument de ses buts, sonnait comme un appel à la libération du joug de l'absolutisme féodal, aussi bien que de la dictature.

Les lecteurs français firent leur première connaissance de Kant par l'intermédiaire de Charles de Villers qui publia, en 1799, ses articles dans le „Spectateur du Nord“ à Hambourg. En 1801, parut le livre de Villers „La philosophie de Kant ou les principes fondamentaux de la philosophie transcendentale“. Le livre ne fut pas ménagé par la censure et la critique officielle pour les raisons qui sont bien claires.

M<sup>me</sup> de Staël lut les articles de Villers en 1800 et dès lors, son intérêt pour Kant ne cesse pas.<sup>14</sup> On en peut trouver la preuve dans sa correspondance. En 1804, M<sup>me</sup> de Staël fait connaissance d'Auguste-Guillaume Schlegel qui devient maître de ses enfants. Son rôle dans l'évolution des points de vue de M<sup>me</sup> de Staël, dans sa „découverte“ de la littérature et de la philosophie allemandes est largement connu. C'est

<sup>11</sup> F. Engels, Notes sur l'Allemagne; К. Маркс, F. Engels, Oeuvres, Moscou, 1961, v. 18, p. 575.

<sup>12</sup> В. И. Ленин, Философские тетради, Москва, 1965, стр. 217.

<sup>13</sup> F. Engels, Ludwig Feuerbach, Paris, Editions sociales, 1946, p. 22.

<sup>14</sup> On suppose que c'est Benjamin Constant qui lui parla le premier de Kant. (Voir: В. Г. Реизов, Между классицизмом и романтизмом, Ленинград, 1962).

avec l'aide de Schlegel que M<sup>me</sup> de Staël s'approfondissait dans la doctrine de Kant. Les oeuvres du philosophe occupèrent leur place sur les rayons de la bibliothèque à Coppet. On peut y voir encore aujourd'hui „Metaphysische Anfangsgründe der Rechtslehre“ (1797), dont certains passages sont soulignés et dont les marges portent les traces du crayon de Schlegel qui y fit ses remarques. Il y a des témoignages des discussions et des causeries, consacrées à la doctrine kantienne. Ainsi, on raconte d'une soirée à Genève où Schlegel „a résumé en une heure le système de Kant“. <sup>15</sup> Mais ce n'était pas la seule source où puisait M<sup>me</sup> de Staël, ce que prouve sa correspondance avec F.-H. Hacobi et les autres.

L'étude attentive et soignée fera naître, en fin de compte, les pages éloquentes du célèbre livre „De l'Allemagne“, consacrées à Kant et à sa philosophie. Avant et au cours de son voyage en Italie et de son travail sur „Corinne“, M<sup>me</sup> de Staël se trouvait dans la sphère de ces intérêts philosophiques et éthiques.

Le roman „Corinne“ porte l'empreinte de cette étude. La polémique y est présente des premières jusqu'aux dernières pages, ce qui est, d'ailleurs, bien propre à toute l'oeuvre de M<sup>me</sup> de Staël. On peut même trouver, sur les pages du roman, l'écho immédiat des discussions de M<sup>me</sup> de Staël et de ses compagnons au cours du voyage en Italie. Nous nous rappelons bien les témoignages de ses contemporains qui nous disent que souvent, après des réunions de son cercle, et même pendant une conversation animée, M<sup>me</sup> de Staël s'éloignait dans son cabinet, et plus tard, on reconnaissait ses paroles ardentes prononcées sur un sujet délibéré, dans des passages éloquentes de son nouveau livre. Evidemment, „Corinne“ n'est pas une exception. M<sup>me</sup> Necker de Saussure écrit que les discussions quotidiennes entre M<sup>me</sup> de Staël et Schlegel se reflétaient dans le roman et qu'on a de la peine à démêler ce qui appartient à l'un ou à l'autre.

Quoi qu'il en soit, c'est la transpariion des conceptions éthiques dans le tissu du roman, dans ses collisions, dans ses personnages qui nous intéresse en premier lieu. Et parmi ces derniers — surtout la ligne Corinne-Oswald.

Dès l'apparition du roman, la critique et les lecteurs cherchaient et trouvaient dans ces personnages les traits de l'auteur ou ses pensées. On allait jusqu'à l'identification de M<sup>me</sup> de Staël avec Corinne. Dans les salons littéraires, on l'appelaît déjà par ce nom. Apparaît le célèbre portrait de M<sup>me</sup> de Staël où elle est peinte comme Corinne. Quant à Oswald qui était considéré comme antipode de Corinne et qui, en effet, lui est opposé, certains auteurs voyaient en lui l'incarnation du point de vue éthique de M<sup>me</sup> de Staël. A leur sens, elle „présente en lui

<sup>15</sup> P. de Pange. Auguste-Guillaume Schlegel et M<sup>me</sup> de Staël, Paris, 1938, p. 123.



ses vues morales, toute sa sagesse, toute sa vertu sociale, le côté Necker, on dirait aujourd'hui le côté religieux et conservateur de son esprit. C'est la belle partie de Nelvil." <sup>16</sup>

En réalité, tout est beaucoup plus compliqué. Il est vrai que, dans le portrait de Corinne, M<sup>me</sup> de Staël a peint ses traits personnels. Nous reconnaissons cet enthousiasme, cette éloquence dont elle doua sa héroïne, les paroles ardentes en défense des idées qui lui sont chères. Mais, en même temps, ce personnage est le fruit des impressions italiennes. M<sup>me</sup> de Staël fut témoin de l'art d'Isabelle Pellegrini, célèbre improvisatrice. Elle était en correspondance avec Diodata Saluzzo, membre de l'Académie de Turin. Elle connaissait aussi Clotilde Tamborini, professeur du grec à l'Université de Bologne. Donc, des exemples éclatants étaient devant ses yeux. Evidemment, Corinne n'est pas un personnage purement italien; c'est une synthèse. „L'une des causes de votre grâce incomparable, c'est la réunion de tous les charmes qui caractérisent les différentes nations." <sup>17</sup> Ou plutôt, ce personnage, peint avec éclat, acquiert les traits d'une importance universelle — particularité de grandes œuvres de la littérature mondiale.

En ce qui concerne Oswald et les vues morales de M<sup>me</sup> de Staël on en parlera plus en détail. Notons ici que ce personnage est aussi lié aux moments personnels, concernant l'auteur. Ce n'étaient pas ses particularités, sa nature qui se reflétèrent dans Oswald, mais les épreuves subies par l'auteur et son humeur affligée qui s'était emparée d'elle. Comme son héros, M<sup>me</sup> de Staël arriva en Italie, accablée par la mort récente de son père qu'elle adorait et dont l'image avait l'empire sur son âme. En général, cette mort influença considérablement le ton de l'œuvre. Même l'image célèbre du nuage qui apparaît dans le roman comme un présage funeste remonte aux émotions excitées par la nouvelle sur la mort de Necker: „En approchant de la demeure de mon père, un de mes amis me montra sur la montagne des nuages qui ressemblaient à une grande figure d'homme qui disparaîtrait vers le soir, et il me sembla que le ciel m'offrait ainsi le symbole de la perte que je venais de faire" <sup>18</sup>.

A la couleur lugubre du commencement du roman succèdent les tons clairs et lumineux dont est peinte Corinne, la première rencontre et le sentiment naissant. Mais, peu à peu, l'inquiétude et les pressentiments anxieux s'emparent de Corinne et d'Oswald. Le dénouement dramatique commence à sembler inévitable, et le lecteur le devine déjà. Ce pressentiment devient toujours plus clair, à mesure que les conversations de Corinne et d'Oswald révèlent les divergences dans leurs points de vue. Et

<sup>16</sup> A. Sorel, M<sup>me</sup> de Staël, Paris, 1890, p. 119.

<sup>17</sup> M<sup>me</sup> de Staël, Corinne, p. 113.

<sup>18</sup> M<sup>me</sup> de Staël, Dix années d'exil, Paris, Garnier, 1906, p. 294.

ces divergences sont d'autant plus sérieuses qu'elles n'ont point un caractère spéculatif, mais qu'elles sont déterminées par l'expérience personnelle de tous les deux, de leur éducation, leurs habitudes et attachements.

Il est bien naturel que le premier objet de la polémique est l'Italie, pays nouveau pour Oswald, son peuple, ses mœurs, son art. C'est en rapport avec l'Italie que sont développées les discussions sur les problèmes philosophiques et sociaux, débordant le cadre de l'objet initial de la polémique. Mais l'appréciation de la vie italienne elle-même, les observations faites là-dessus ont pour nous une importance du premier ordre, car elles contiennent les vues générales sur la morale.

C'est dans les premières lettres dont échangèrent Oswald et Corinne que leurs positions à cet égard trouvèrent une expression concentrée. La lettre d'Oswald écrite après la scène de Tarantelle et trahissant son irritation et sa jalousie, s'écroule sur les Italiens, leurs mœurs et leur mode de vie. Toutes les accusations d'Oswald contenues dans cette lettre, de même que dans ses paroles adressées à Corinne après la danse, aboutissent à cette idée maîtresse que les Italiens sont indifférents au côté moral de la vie, que leur conduite, toutes leurs actions ne sont point déterminées par des principes éthiques, que la notion même de la vertu est inconnue, ou presque, dans ce pays.

Oswald fonde cette inculpation sur les observations des mœurs des Italiens qu'il fait. Il note leur incapacité d'accomplir des actions au nom d'une grande cause, leur indolence. Il est étonné par l'absence de la virilité chez les hommes; la ruse leur remplace le courage. Ils manquent d'esprit combattif et sont tout à fait indifférents au devoir civique. Les femmes, elles aussi, excitent l'indignation d'Oswald. Leur vie en publicité, cette légèreté et franchise de leurs affections les privent de charme des „divinités sans pouvoir“, des êtres protégés et adorés en même temps.

Et comme conséquence, les sentiments de cette nation sont privés, affirme Oswald, de force et de profondeur. C'est plutôt la vie des sens que celle des sentiments. On s'adonne aux amusements et aux distractions, sans réfléchir ni apprécier. L'amour même — sujet presque unique occupant les esprits en Italie — n'y trouve pas son incarnation pleine et parfaite. „Aussi, dans cette nation où l'on ne pense qu'à l'amour, il n'y a pas un seul roman, parce que l'amour y est si rapide, si publique, qu'il ne prête à aucun genre de développement“<sup>19</sup>.

De cette façon Oswald apprécie les mœurs en Italie. Ces reproches et inculpations contiennent, comme nous l'avons vu, tout un programme, une conception éthique. Oswald proclame les exigences en même temps universelles et absolues, en partant desquelles il juge toute une nation;

<sup>19</sup> M<sup>me</sup> de Staël, Corinne, Paris, Garnier, 1925, p. 113.

à son point de vue, les Italiens n'y répondent aucunement. Cependant, cette universalité est due aux habitudes et aux circonstances beaucoup plus concrètes et à l'expérience individuelle. Nous en parlerons encore.

La lettre de Corinne suit immédiatement celle d'Oswald. M<sup>me</sup> de Staël les confronte, en soulignant le contraste. Ces deux premières lettres constituent le commencement du dialogue, de la polémique ardente et dramatique dont est pénétrée la narration. Corinne commence son raisonnement par une reproche. Elle accuse Oswald de cette légèreté cathégorique qui est propre à tous les étrangers visitant l'Italie. Une idée fausse sur les mœurs italiens et des conclusions hâtives sont causées par la manque d'une étude consciencieuse de la vie locale et par une attitude préconçue. Corinne fonde sa défense de la nation italienne sur les moments historiques et politiques. Ayant rappelé les grandes époques du passé où le peuple d'Italie a montré les plus hautes qualités morales, elle parle de la tragédie nationale de l'Italie. Et comme la conclusion logique, suit la persuasion que les changements du caractère national, la chute de la vertu sont causés par ces circonstances dramatiques. Corinne adresse, dans la personne d'Oswald, à tous les étrangers des paroles ardentes à la défense de la nation malheureuse: „N'a-t-elle pas poursuivi la gloire sous toutes les formes? Et si maintenant elle n'en a plus, pourquoi n'en accuseriez-vous pas sa situation politique, puisque dans d'autres circonstances elle s'est montrée si différente de ce qu'elle est maintenant?“<sup>20</sup>. En effet, de quelles vertus civiques peut-il être question dans un pays privé de tous les droits, parcellé en petits Etats, souffrant le pillage, des injures, l'humiliation? „Souvent, il faut l'avouer, ils aiment mieux la vie que des intérêts politiques qui ne les touchent guère parce qu'ils n'ont point de patrie“<sup>21</sup>. Dans cete situation qui semblait infinie et d'où on ne voyait pas d'issue, il n'y avait pas de place à l'héroïsme supérieur; le sacrifice y serait sans objet. Dans ces circonstances, l'inertie et l'indifférence cessent d'être de vrais défauts morales: „Tout dort ici; mais dans un pays où les grands intérêts sont assoupis, le repos et l'insouciance sont plus nobles qu'une vaine agitation pour les petites choses“<sup>22</sup>. Même la ruse dont Oswald accuse les Italiens est, d'après Corinne, l'expression de leur attitude envers les étrangers qu'ils considèrent comme ennemis.

Cet état du moral et de la conscience ne doit durer que jusqu'aux changements dans le pays. Et ces changements se produiront inévitablement; l'auteur, et Corinne avec elle, n'en doutent pas. Qand la grande cause de la libération et de la réunion du pays se posera, les forces morales du peuple s'éveilleront et le caractère national se manifestera avec éclat.

<sup>20</sup> M<sup>me</sup> de Staël, Corinne, p. 119.

<sup>21</sup> Ibid., p. 122.

<sup>22</sup> Ibid., p. 122.

„Il n'y a ici d'émulation pour rien: la vie n'y est plus qu'un sommeil rêveur, sous un beau ciel; mais donnez à ces hommes un but, et vous les verrez en six mois tout apprendre et tout concevoir“<sup>23</sup>.

Nous n'avons pas d'intention d'entrer en détail du caractère italien donné dans le roman, ni d'en apprécier la veracité; ce n'est que l'aspect éthique que nous touchons. Notamment à cet égard, des raisonnements de Corinne (et c'est l'auteur lui-même qui parle ici) manifeste la conception générale sur laquelle M<sup>me</sup> de Staël fonde l'appréciation des mœurs et des actions. À l'opposé des exigences morales catégoriques et universelles, elle avance la demande de prendre en considération le sort historique d'une nation et les circonstances politiques et sociales qui déterminent son existence. Ces moments forment les caractères qui, à leur tour, sont la cause d'une certaine activité. M<sup>me</sup> de Staël exprime cette idée d'une manière encore plus déterminée. Ayant déclaré que „les gouvernements font le caractère des nations“ (une de ses thèses préférées), M<sup>me</sup> de Staël essaye de déduire les différences des mœurs qu'elle voit dans les États d'Italie, des systèmes politiques qui y existaient. Ainsi, elle explique l'esprit militaire des Piémontais, la sincérité des Milanais etc. par les régimes qui s'y étaient formés. Dans le livre „De l'Allemagne“, cette pensée trouvera son expression plus achevée: „Il y a lieu de croire que les institutions politiques et religieuses peuvent seules former l'esprit publique“<sup>24</sup>. Et plus loin: „Les institutions libres ont seules l'avantage de fonder dans les nations une morale publique qui donne aux sentiments exaltés l'occasion de se développer dans la pratique de la vie“<sup>25</sup>.

Ces raisonnements décèlent de la manière la plus nette la position contradictoire de M<sup>me</sup> de Staël dans sa polémique avec les sensualistes. Nous avons déjà parlé plus haut de la lutte du groupe de Coppet contre la morale de l'intérêt, comme la base de la tyrannie; nous avons dit qu'ils considéraient le sensualisme comme la source philosophique de cette morale. M<sup>me</sup> de Staël partage cette opinion. Elle critique avec éloquence „la philosophie des sensations“ sur les pages du livre „De l'Allemagne“; elle l'accuse d'avoir remplacé les notions du bien et du mal par celles du profit et de l'intérêt, et provoqué en fin de compte, chute des mœurs universelle. „Quand l'homme se plaît à dégrader la nature humaine, qui donc en profitera?“<sup>26</sup>. Et parmi les sensualistes dont elle attaque la doctrine, c'est à Helvétius qu'elle jette les accusations les plus sévères. Mais si l'on compare les raisonnements de M<sup>me</sup> de Staël cités ci-dessus avec les thèses d'Helvétius sur la formation intellectuelle et éthique de l'homme, l'analogie se pré-

<sup>23</sup> Ibid., p. 123.

<sup>24</sup> M<sup>me</sup> de Staël, De l'Allemagne, Garnier, p. 489.

<sup>25</sup> Ibid., p. 491--492.

<sup>26</sup> Ibid., p. 424.

sentera avec évidence. En considérant l'homme comme le produit de l'ambiance, Helvétius entend par ce mot tout d'abord, le régime politique et la législation. Dans son livre „De l'homme“, Helvétius attaque le gouvernement et le clergé qui délaissent le peuple dans l'ignorance engendrant les vices et le malheur. On ne saurait pas nier que les arguments de M<sup>me</sup> de Staël à la défense des Italiens sont construits, principalement, sur ces idées. Il se trouve qu'en luttant contre les sensualistes, M<sup>me</sup> de Staël a des points de contact avec eux. Comme on s'exprime dans l'article commémoratif consacré au bi-centenaire de la naissance de M<sup>me</sup> de Staël, elle „combat les sensualistes sur leur propre terrain“<sup>27</sup>. Quand il s'agit de la formation de la personnalité, de sa morale et de son esprit, M<sup>me</sup> de Staël rejette résolument la doctrine sensualiste. Elle considère la thèse que le développement entier de l'être moral de l'homme „est reçu des objets extérieurs“, comme fautive et primitive, bien que séduisante par sa simplicité. Elle partage entièrement la conception de Kant sur le libre arbitre et la responsabilité de l'homme. Elle défend la thèse de l'autonomie de la personnalité, des sources intérieures du développement intellectuel et moral de l'homme. Et ces sources, le sujet lui-même, le „moi“ qui reste inconnu, mystérieux et inconcevable, a, pour M<sup>me</sup> de Staël, quelque chose de mystique. „L'énigme de nous-même dévore, comme le Sphinx, les milliers de systèmes qui prétendent à la gloire d'en avoir deviné le mot“<sup>28</sup>.

Mais lorsqu'il s'agit du caractère national, des mœurs, de la morale publique, M<sup>me</sup> de Staël s'écarte du système abstrait de Kant et considère les facteurs extérieurs — les conditions historiques et politiques, comme nous l'avons vu dans „Corinne“. Il est vrai que par ces conditions elle ne sous-entend que les formes. Il ne s'agit ni des rapports de production, ni des systèmes sociaux tels quels. Pour M<sup>me</sup> de Staël, l'existence du parlement dans un pays ou son absence est la cause principale de certaines qualités ou défauts éthiques d'une nation.:

Arrêtons-nous aux raisonnements d'Oswald. En accusant les Italiens, il avance les exigences morales qu'il considère comme absolues — donc, comme obligatoires et universelles. Mais ce n'est qu'une illusion. En réalité, les normes éthiques, proclamées par Oswald, se sont formées dans des conditions sociales bien concrètes et expriment l'atmosphère et les intérêts de la société anglaise, constituée par l'aristocratie et la grosse bourgeoisie. Nous le voyons très clair. En effet, Oswald blâme le mode de vie des femmes italiennes, leur indépendance relative et la spontanéité de leurs actions, parce que tout cela contraste avec la vie des femmes anglaises et leur rôle subordonné dans la société anglaise. La franchise des Italiens dans leurs sentiments et leurs relations semble à Oswald

<sup>27</sup> „Revue de la littérature comparée“, 1966, p. 493.

<sup>28</sup> M<sup>me</sup> de Staël, De l'Allemagne, Paris, Garnier, p. 113.

immorale. „Ce n'est point la sincérité qui est la cause de ce genre de franchise, mais l'indifférence pour l'opinion publique“<sup>29</sup>. Le mot est prononcé: cette fameuse opinion publique ayant, en Angleterre, le pouvoir d'une loi morale. C'est pourquoi „l'indépendance sociale“ dont parle Corinne, ou, plus exactement, l'indifférence pour l'opinion publique est, pour Oswald, identique au dédain de la morale.

Il paraît qu'en comparant des conceptions éthiques, l'auteur oppose des nations, des sociétés qui les ont engendrées. M<sup>me</sup> de Staël va encore plus loin: elle montre la dépendance des conceptions morales du caractère de l'individu. En répondant au comte d'Erfeuil qui explique son „apparente légèreté“ par la maxime „la vie doit être prise comme cela“, Oswald dit: „Vous avez peut être raison, mais c'est par la nature et non par réflexion que vous êtes ainsi, et voilà pourquoi votre manière d'être ne convient qu'à vous“<sup>30</sup>. Evidemment, cette „nature“ c'est au premier lieu, la société française que représente le comte; mais c'est aussi le caractère formé dans cette société.

Enfin, une nature riche, douée d'un talent extraordinaire, non seulement a sa conception à elle, mais on ne saurait pas l'apprécier, en partant des exigences et des normes générales. Corinne dit au comte d'Erfeuil: „Vous me feriez très innocemment un mal affreux, en voulant juger mon caractère d'après ces grandes divisions communes, pour lesquelles il y a des maximes toutes faites“<sup>31</sup>.

Ces problèmes posés en rapport avec la conception éthique générale, le rejet de l'unification des exigences morales, s'appliquent à la notion centrale du programme éthique de Kant — la notion du devoir. Dans le roman l'idée du devoir joue un rôle important. Sans compter qu'elle est l'objet des réflexions et de la polémique, l'idée du devoir est liée avec les péripéties du sujet; à un certain point, la caractéristique des personnages se fait voir à travers le prisme de leur attitude envers le devoir.

C'est à Oswald que M<sup>me</sup> de Staël a communiqué le point de vue le plus proche à la conception kantienne du devoir. Pour lui le guide de l'homme dans ses actions doit être l'accomplissement infaillible du devoir, l'accomplissement à tout prix, en dépit des sentiments et des passions. „Le sentiment peut être notre récompense, mais il ne doit pas être notre seul guide“<sup>32</sup>. Le culte du devoir acquiert chez Oswald cette hauteur, ce pathétique de la doctrine kantienne et, en même temps, son austérité. L'empire du devoir exige constamment les sacrifices les plus grandes. Mais contrairement à l'éthique de Kant qui, bien qu'aboutissant à la religion, l'écarte comme motif des actions morales, l'idée du devoir

<sup>29</sup> M<sup>me</sup> de Staël, Corinne, Paris, Garnier, 1925, p. 113.

<sup>30</sup> Ibid., p. 107—108.

<sup>31</sup> Ibid., p. 227.

<sup>32</sup> Ibid., p. 222.

d'Oswald a un caractère nettement religieux, L'empire du devoir est, selon lui, la subjugation de „l'homme mortel“ par „la puissance céleste“. Plus encore, il voit dans l'accomplissement du devoir moral l'essence de la religion. „La religion la plus pure est celle qui fait du sacrifice de nos passions et de l'accomplissement de nos devoirs, un hommage continué à l'Être suprême“<sup>33</sup>. Ce caractère de la conception d'Oswald lui communique le puritanisme avec son ascétisme et sa piété fanatique.

Les paroles d'Oswald sur la vertu et le devoir inspirent à Corinne l'admiration et, en même temps, elles la font tressaillir. Corinne est entraînée par l'idée sublime du devoir, elle le considère comme „la plus noble destination de l'homme“. Mais elle ne peut pas adopter cette inexorabilité des exigences du devoir, en devinant les conséquences tragiques probables. „Elle frémit de l'idée qu'un tel homme pouvait immoler les autres et lui-même au culte des opinions, des principes ou des devoirs dont il aurait fait choix“<sup>34</sup>. Il n'y avait rien de plus juste que cette pensée secrète: Corinne prédit sa destinée.

Les lois morales et, notamment, la notion du devoir, sont, pour Corinne, inséparables du sentiment. Elle considère le sacrifice, l'oubli de soi-même comme le résultat d'un élan du cœur. Il faut souligner que cette „vie de l'âme“ est, selon Corinne, le règne de la religion. Comme Oswald, elle voit dans la religion le motif et le guide de la morale. Mais sa religion est celle de la piété et de la compassion. Elle pousse du sentiment et engendre l'enthousiasme. C'est pourquoi Corinne est prête à élever l'amour et la pitié plus haut que la vertu sévère: „Que signifie la parabole de l'Enfant prodigue si ce n'est l'amour, l'amour sincère, préféré même à l'accomplissement le plus exacte de tous les devoirs?“<sup>35</sup>.

On ne se trompera pas, en reconnaissant dans les points de vue ci-dessus les idées renfermées dans la conception de l'auteur. Ouvrons le livre „De l'Allemagne“. C'est avec verve et admiration que M<sup>me</sup> de Staël parle de la doctrine éthique de Kant. Elle voit son plus grand mérite, sa mission, pour ainsi dire, dans la libération de l'homme de la morale de l'intérêt, dans ce que Kant a donné une base à la vertu. Mais, en même temps, M<sup>me</sup> de Staël note certaine sécheresse de la doctrine kantienne dont elle voit la cause dans le renoncement à la sensibilité. „Kant qui avait reconnu la nécessité du sentiment dans les vérités métaphysiques a voulu s'en passer dans la morale“<sup>36</sup>. On voit ici nettement l'influence de Rousseau, qui lia le sentiment à l'éthique et qui

<sup>33</sup> Ibid., p. 218.

<sup>34</sup> Ibid., p. 80.

<sup>35</sup> Ibid., p. 219.

<sup>36</sup> M<sup>me</sup> de Staël, De l'Allemagne, Paris, Garnier, p. 511.

proclamait la compassion et la pitié comme principe des relations humaines. Et les paroles de Corinne sur la parabole de l'enfant prodigue portent l'empreinte de l'esprit rousseauiste. En discutant avec Kant au sujet de la religion M<sup>me</sup> de Staël la considère comme l'alternative de la sensation. Donc, si l'on chasse la sensation du domaine de l'éthique, on doit recourir à la religion. „Quelque effort qu'on fasse il faut en revenir à reconnaître que la religion est le véritable fondement de la morale“<sup>37</sup>.

La position de M<sup>me</sup> de Staël se reflète, comme nous l'avons vu, dans „Corinne“, dans les points de vue de ses héros. Malgré toute la différence des conceptions d'Oswald et de Corinne, elles représentent, toutes les deux, la position opposée à celle du comte d'Erfeuil. En effet, son point de vue utilitaire, ce calcul qui, selon d'Erfeuil, doit déterminer chaque action de l'homme, cette adaptation à la conjoncture — tout cela fait de lui un représentant de la morale de l'intérêt dont l'adversaire ardent est M<sup>me</sup> de Staël. Toute l'activité du comte d'Erfeuil est soumise aux conventions; le mot „convenable“ signifie pour lui „moral“, et l'approbation de la société, les convenances lui remplacent les lois morales. Cette approbation du monde est toute une autre chose que l'opinion publique en Angleterre. Celle-ci était en garde du genre de vie de cette puissance bourgeoise et de sa morale sévère, tandis que les conventions mondaines de la société française de l'époque ne considéraient les choses que formellement, en accordant certaines libertés et même la frivolité dans les cadres permis. C'étaient comme les règles d'un jeu permettant d'observer une apparence de la morale à la société aristocratique de France dont la corruption s'était fait voir à la cour du dernier règne. Chair de la chair de cette société, le comte d'Erfeuil suit strictement ses règles, en lui soumettant même le bonheur. „On n'est heureux, dit-il, que par ce qui est convenable“. Cette soumission ne s'explique pas par des raisons éthiques, mais par la peur de passer pour bizarre, „pour un homme qui n'est pas comme les autres“<sup>38</sup>. Pas méchant par sa nature, pas étranger au sentiment de la compassion, d'Erfeuil se guide dans ses actions par le calcul et le profit. Même le talent doit être utilisé dans ces buts. „Il ne faut que votre supériorité soit perdue, dit-il à Corinne, il faut qu'elle vous serve à quelque chose“<sup>39</sup>. L'amitié, l'amour, les sacrifices — tout est considéré à travers ce prisme de l'intérêt. „... Un homme sensé doit chasser de son âme tout ce qui ne peut servir ni aux autres ni à lui-même. Ne sommes-nous pas ici-bas pour être utiles d'abord et puis heureux ensuite?“<sup>40</sup> Tel est le point de vue du comte d'Erfeuil qu'il réalise pleinement. Comment se concrétise la conception d'Oswald et de Corinne?

<sup>37</sup> Ibid., p. 510.

<sup>38</sup> M<sup>me</sup> de Staël, Corinne, Paris, Garnier, 1925, p. 195.

<sup>39</sup> Ibid., p. 226.

<sup>40</sup> Ibid., p. 11.



Nous avons vu que la conception éthique d'Oswald avait poussé sur le sol anglais dans des conditions bien déterminées dont elle est le fruit. Le contenu de ce qui Oswald considère comme son devoir se présente aussi dans tout son concret national et social. L'existence d'Oswald est assombrie par le chagrin causé par la mort de son père. Tourmenté par des remords, il cherche à expier son tort, il voit l'accomplissement du haut devoir dans la réalisation de la volonté paternelle, dans la justification des espérances du vieux lord Nelvil. On comprendra donc quelle importance a, pour Oswald, l'attitude de son père envers Corinne. Aussi la lettre posthume de lord Nelvil fut-elle le moment décisif dans son renoncement à Corinne. Et la force probante de cette lettre était d'autant plus grande que Nelvil s'appuyait sur des raisons bien sérieuses et, tout d'abord, patriotiques. Le désir le plus ardent du lord Nelvil est que son fils reste Anglais qui en est fier et qui, en remplissant ses devoirs du citoyen, jouit des avantages du système politique britannique que Nelvil considère, évidemment, comme parfait. Mais le mode de vie anglais ou les „femmes doivent rester dans l'ombre“ est tout à fait contraire à la nature de Corinne. La vie en Angleterre lui serait impossible, et Oswald n'éviterait pas une contradiction déchirante. „Bientôt il perdrait cet esprit national, ces préjugés, si vous le voulez, qui nous unissent entre nous et font de notre nation un corps, une association libre, mais indissoluble qui ne peut périr qu'avec le dernier de nous. Mon fils se trouverait bientôt mal en Angleterre, en voyant que sa femme n'y serait pas heureuse“<sup>41</sup>. Le départ d'Oswald pour l'Italie serait inévitable.

Cependant, les craintes du vieux Nelvil sont consonnes à celles d'Oswald et à ses méditations sur Corinne et sur leur vie commune probable. Anglais dans toute la force de ce mot et de plus, un Anglais, élevé dans les traditions de la haute société anglaise, Oswald ne conçoit pas une vie et des relations autres que celles de son pays et de son cercle. C'est pourquoi sa passion pour Corinne soulève dans son âme cette lutte intérieure pénible et fait pressentir la fin dramatique de cet amour. „Tout en admirant, tout en aimant Corinne, il se rappelait combien une telle femme s'accordait peu avec la manière de vivre des Anglais“<sup>42</sup>. On ne saurait pas trouver une formule plus laconique et plus exacte de cette manière de vivre que dans la prière des marins anglais dans une des scènes du roman: „notre heureuse constitution“ et „le bonheur domestique“. Quand à ce dernier, il n'est pas à douter qu'Oswald voudrait y restreindre la vie de Corinne. Avant son départ en Angleterre, ignorant encore l'existence de la lettre mentionnée de son père, Oswald dit à Corinne: „... Je te pardonnerai d'avoir quitté le pays de ton père et le mien, une si noble patrie; j'espère que l'amour t'y rattachera, et que tu préféreras

<sup>41</sup> Ibid., p. 396.

<sup>42</sup> Ibid., p. 105.

le bonheur domestique, les vertus sensibles et naturelles, à l'éclat même de ton génie" <sup>43</sup>. De cette façon Oswald expose ses conditions à Corinne. Dès lors, on n'a plus aucune illusion sur le sort de l'amour des héros. On reconnaîtra cette déclaration dans les motifs exposés dans la lettre du vieux Nelvil. Nous n'avons pas analysé ici le côté purement psychologique ni le caractère d'Oswald: ce n'est pas notre but. Nous avons essayé de montrer que le renoncement d'Oswald à Corinne qui fait l'effet du sacrifice accompli au nom du haut devoir est non moins la conséquence des habitudes et des attachements bien forts (ajoutons-y l'impression produite sur Oswald par Lucile). La passion d'Oswald s'oppose à sa nature et au monde qui l'a formé. Et dans la lutte de ces deux forces, la deuxième prend le dessus, fortifiée par les considérations du devoir à accomplir. C'est-à-dire que le devoir perd ici son caractère du désintéressement, cette condition fondamentale avancée par Kant. Plus encore, l'exigence du devoir apparaît ici comme l'expression d'une inévitabilité.

La ligne de Corinne réalise le problème du devoir tout à fait autrement. Mise dans les cadres de la société anglaise, Corinne proteste de tout son âme contre cette monotonie de l'ordre gardé par les traditions. Elle compare cette existence avec la conduite des abeilles „dont les essaims se succèdent sans progrès et sans diversité". Elle rejette avec indignation l'exigence des gens „médiocres et contents de l'être" de sacrifier ses facultés et de soumettre son esprit. Elle croit nécessaire pour chaque homme de se perfectionner et de développer ses facultés; d'autant plus, pour des grands talents auxquels on ne peut pas appliquer la mesure ordinaire. Leur don impose une mission dont l'accomplissement constitue leur haut devoir. „Est-il vrai que le devoir prescrive à tous les caractères des règles semblables? Les grandes pensées, les sentiments généreux ne sont-ils pas dans le monde la dette des êtres capables de l'acquitter? <sup>44</sup> Et l'activité d'un artiste doit être étrangère aux buts personnels; elle doit avoir en vue „la dignité de l'espèce humaine et la gloire du monde". Corinne exprime ici les idées de M<sup>me</sup> de Staël qui pénètrent ses écrits.

---

Les rapports entre les conceptions de M<sup>me</sup> de Staël et la doctrine éthique de Kant ne sont pas, en effet, simples. Entraînée par les idées de Kant, elle polémise avec lui, et l'influence des Lumières se fait sentir dans ses opinions. Ces particularités de la conception éthique de M<sup>me</sup> de Staël ont trouvé leur expression dans „Corinne". On sent son admiration de l'idée du devoir, le contraire de la morale de l'intérêt. Mais à l'austérité ascétique elle oppose le sentiment et l'enthousiasme. Elle défend la religion

<sup>43</sup> Ibid., p. 331.

<sup>44</sup> Ibid., p. 306.

comme motif et fondement de la morale, et sous ce rapport, Kant se trouve plus progressiste que M<sup>me</sup> de Staël. En même temps, elle a su montrer dans le roman la dépendance des conceptions éthiques de la réalité historique et sociale. La collision des points de vue y est, de fait, la rencontre des gens des mondes différents avec leur éducation, leur caractère national, leur façon de voir. Enfin, il s'agit d'une nature exceptionnelle douée du talent et des grands sentiments, à laquelle ne peuvent pas s'appliquer les règles communes. Ici, une fois de plus, M<sup>me</sup> de Staël polémique avec Kant: les règles qui ont des exceptions ne sont pas absolues.

En luttant contre la morale de l'intérêt — ce qui avait aussi une importance politique — M<sup>me</sup> de Staël, comme les autres romantiques, élaborait une nouvelle conception.

*Mars, 1970*

## **„KORINA“ IR KANTO ETINĖS IDĖJOS**

Aleksejus NIKOLSKIS

### **Reziümė**

Romanas „Korina“, vienas iš geriausių Žermenos de Stal kūrinų, užima svarbią vietą sudėtingoje ir karštoje idėjinėje kovoje, kurią sukėlė didžiuliai socialiniai ir politiniai poslinkiai XVIII a. pabaigoje — XIX a. pradžioje. Naujos etinės platformos, kaip ir naujos literatūrinės programos sukūrimas įgavo politinę prasmę. Siekiami asmenybės laisvės ir orumo, jos moralinio nepriklausomumo nuo Napoleono valstybinio intereso politikos, romantikai rėmėsi Kanto moraliniais principais ir diskutavo su XVIII a. sensualistais.

Ž. de Stal atidžiai studijavo Kantą, žymia dalimi priimdama jo etinę sistemą, nors ir nesutikdama su juo.

Romane „Korina“ šios idėjos, visų pirma pareigos idėja, atsispindi ne tik tiesioginėje polemikoje, bet ir romano paveiksluose.

## **«КОРИННА» И ЭТИЧЕСКИЕ ИДЕИ КАНТА**

Алексей НИКОЛЬСКИЙ

### **Резюме**

Роман «Коринна», одно из лучших произведений Жермены де Сталь, занимает важное место в сложной и ожесточенной идейной борьбе, вызванной огромными общественно-политическими сдвигами в конце

XVIII—начале XIX в. Создание новой этической платформы, как и новой литературной программы, приобретало политический смысл. Выступая за свободу и достоинство личности, ее нравственную независимость от политики государственного интереса, провозглашенной Наполеоном, романтики обращались к моральным принципам Канта и полемизировали с сенсуалистами XVIII века.

Ж. де Сталь внимательно изучала Канта, во многом принимая его моральную систему, хотя и споря с ним. В романе «Коринна» эти идеи — в частности, идея долга — получили свое отражение не только в прямой полемике, но и в образах романа.